

À propos de *L'homme qui marche sous la pluie* de Jean Clavreul¹

J'aimerais tout d'abord m'attarder un instant sur le très beau titre qu'a donné Jean Clavreul à ce texte qui est comme une conversation filée au rythme de la promenade. Le paradoxe de ces statues de Giacometti, *L'Homme qui marche*, aussi bien que *L'Homme qui marche sous la pluie*, apparemment si inconsistantes dans leur peu de matière, est qu'elles font surgir immédiatement le corps du marcheur dans l'esprit de celui qui les regarde.

« Seules les pensées qu'on a en marchant valent quelque chose », écrit Nietzsche dans le *Crépuscule des Idoles*. Aux *Méditations métaphysiques* de Descartes, fruit d'une activité abstraite de l'esprit, on peut opposer les *Rêveries du promeneur solitaire* de Rousseau, pour qui le corps en mouvement est élément essentiel à l'activité même de la pensée. Il y a des philosophes de systèmes, Platon, Hegel, Kant, et des philosophes de la marche, Montaigne, « Je ne peins pas l'être, je peins le passage », Rousseau, Nietzsche...

Assurément, la position de Jean Clavreul est à situer dans cette seconde catégorie.

Son livre est traversé de part en part par une hantise de l'immobilité, en ce que s'y perdrait totalement ce qui est pour lui le fondement même de la position de l'analyste. Donc cet homme qui marche — laissons pour l'instant la pluie de côté —, c'est un homme en déséquilibre, sans cesse obligé de trouver dans le mouvement les conditions du rétablissement éphémère d'une position toujours instable.

Cette opposition immobilité/mouvement, nous la retrouvons dans tout le texte sous diverses formulations. Étant donné la référence à Heidegger présente dès la première phrase du livre, il est certain que ce qui intéresse avant tout Jean Clavreul dans son rapport à la psychanalyse, c'est qu'elle est pour lui la mise en acte de cette émergence du sujet dans son rapport à la vérité, la vérité au sens d'*alètheia*, toujours fugace, fragile, car menacée de se figer dans un savoir, dans une *veritas* où se perd la fulgurance de l'inouï, de l'inconnu, de l'incompréhensible au profit du connu, du répétable, de l'enseignable.

¹ Intervention faite à l'E.P.S.F le 24 juin 2007.

J. Clavreul, *L'homme qui marche sous la pluie*, Odile Jacob, Paris 2007.

Je retiendrai trois thèmes principaux à propos desquels il nous convie sans cesse à répéter cette mise en déséquilibre : les institutions analytiques, le contrôle, la passe.

*
* *

L'histoire de la psychanalyse est marquée dès ses débuts par la difficulté à faire exister des institutions analytiques. Je ne reprendrai pas tous les développements que fait Jean Clavreul concernant la première, puis la deuxième scission, et me contenterai de souligner quelques points sur lesquels il attire particulièrement notre attention.

Il faut un lieu pour les analystes, Lacan y tenait beaucoup. Aussi bien pour les analystes que pour les institutions, il faut un lieu », disait-il, « ce lieu qui avait fâcheusement manqué à l'ancienne Société Française de Psychanalyse².

Lieu pour quoi faire ?

Lieu de formation, d'enseignement ? De légitimation ?

De légitimation, sûrement pas, pour Jean Clavreul qui ne cesse de s'opposer à cette idée, lui attribuant d'ailleurs les échecs successifs des diverses institutions, SFP avec l'exclusion de Lacan « délégitimé » comme didacticien, EFP notamment dans le fonctionnement tardif du jury d'agrément, Convention Psychanalytique plus tard, sans compter bien sûr toutes les institutions dont il ne fait pas mention.

L'échec de la Convention Psychanalytique, dit-il, est une expérience intéressante parce qu'elle est exemplaire : il n'y a pas de légitimité du psychanalyste. Nous ne pouvons être ni légitimés, ni légitimant, sans sortir du cadre de l'analyse. Cela donne du même coup la clef de tout ce que je dis sur l'identité du psychanalyste. Si l'on veut parler du psychanalyste, il faut en parler à partir de la question de l'imposture³.

Il dit aussi que

c'est la notion même de légitimité qu'il faut mettre en cause. Il faut que le psychanalyste sache toujours qu'il est dans la position de l'imposture et qu'il a à en tenir compte. Et la pire des impostures, c'est dire que l'on n'est pas un imposteur⁴.

² J. Clavreul, *op. cit.* p. 96.

³ *Ibidem*, p. 108.

⁴ *Idem*.

Les institutions psychanalytiques à l'inverse de tous les autres corps constitués, ne peuvent pas rester cohérentes en s'appuyant sur une légitimité sans renier le problème fondamental de l'analyse par rapport à la question de la vérité et du mensonge. Lacan ne se réclamait d'aucune légitimité. Il ne s'autorisait que de lui-même⁵ [...] Il s'y posait en solitaire, comme le rappelle l'acte de fondation de l'École Freudienne⁶.

Ce lieu qu'est l'institution analytique peut-il être un lieu de formation ? Il n'y a pas de formation de l'analyste, il n'y a que des formations de l'inconscient disait Lacan. Par quoi, si quelque chose forme l'analyste, c'est la cure, où, par le biais du transfert, quelque chose va se mettre en acte de l'inconscient.

Mais cette expérience de l'inconscient, cette vérité, ce dévoilement, il faut pouvoir en dire quelque chose, en écrire quelque chose, en faire la théorie. La nécessité d'une institution analytique est liée à celle de la théorie.

À ce titre, l'École Freudienne, de même que les premiers groupes centrés autour de la personnalité de Freud, bénéficiait d'une situation particulière. Elle n'était, et ceci transparaît assez nettement du texte présent, qu'une institution fondée autour du Séminaire de Lacan, dont les vertus heuristiques lui préexistaient nettement.

Il faut lire ce que dit Jean Clavreul sur l'enseignement de Lacan :

Ce qu'il y avait de passionnant dans les séminaires de Lacan, c'est qu'on en savait moins en sortant. D'une certaine façon, c'est ce que je souhaite aux lecteurs de ce livre. Non pas qu'il ne puisse glaner ici ou là quelques éléments, mais qu'il en sorte avec autant de questions qu'il en avait en y entrant⁷. [...] Du séminaire de Lacan, pendant vingt-cinq ans, je retiendrai que l'on y apprenait sans doute quelque chose, mais surtout que l'on s'écartait encore plus d'un savoir assuré⁸.

C'est un peu comme la fameuse réponse d'Alan Greenspan, l'ancien président de la Réserve Fédérale Américaine, à un sénateur le remerciant de son exposé, « Si vous avez compris ce que j'ai dit, c'est que je n'ai pas été clair ».

Ce qui faisait institution, dit Clavreul, c'est ce rapport singulier avec son auditoire. Lacan disait : « Je suis en position hystérique ; je suis en position d'analysant devant des analystes, à chaque fois que je fais mon séminaire, je fais une "passe" ». Il se référait ainsi à ce qu'il y a de plus subversif dans la

⁵ J. Clavreul, *op. cit.*, p. 110.

⁶ *Ibidem*, p. 85.

⁷ *Ibidem*, p. 77.

⁸ *Ibidem*, p. 151.

psychanalyse, soit donc cette bascule, ce passage d'un discours à l'autre, sans que l'on puisse attendre de l'auditeur ou du lecteur qu'il y adhère aisément⁹.

Il ne saurait donc y avoir d'enseignement d'un savoir constitué. Dans l'expérience de Vincennes, Jean Clavreul nous dit avoir tenu à opposer les deux dimensions du savoir : l'heuristique et la didactique, l'heuristique étant soutenue par le désir de savoir, la didactique par le désir d'enseigner un savoir constitué, articulé. Opposition semblable à celle qu'on peut faire en linguistique entre la performance et la compétence.

Mais s'il n'offre pas de savoir constitué, cet enseignement promeut concepts, élaborations qui lui serviront, ainsi qu'à d'autres, à dire quelque chose de l'expérience analytique. Comme il ne cesse de le répéter, il ne s'agit pas de rester dans l'ineffable d'une expérience. Il est vrai qu'en cela l'on reste fidèle à la démarche heuristique de Freud, capable de remettre en question sa théorie en fonction des démentis ou faits nouveaux auxquels le confrontait sa pratique.

Freud, Lacan, sont aussi des « hommes qui marchent ».

Ce qui intéressait sans doute Jean Clavreul dans l'expérience de Vincennes, c'était cette confrontation d'un savoir perpétuellement remis en question avec le discours universitaire. Mais dès les années 1974 et suivantes, cette confrontation a cessé de se produire au profit d'une reprise en main du discours universitaire, d'un savoir enseignable, le plus clair possible, aux dépens de ces tâtonnements et remises en question. Reprise en mains à Vincennes, puis dans l'EFP elle-même, qui aboutira à sa dissolution, à la création d'une école dont la fondation ne se fait plus par un Lacan « aussi seul qu'il l'a toujours été dans sa relation à la cause analytique », mais plutôt sur un appel au transfert dans sa version la plus aliénante. Il est certain aussi que cette évolution a laissé très désemparés les analystes qui avaient suivi Lacan dans son trajet, dès les débuts de son enseignement.

Comment se sont fondées les institutions postérieures à la dissolution, lorsqu'elles ne pouvaient le faire autour d'un enseignement comme cela s'était fait autour de Freud et de Lacan ? Certaines ont pris des allures quasi universitaires, d'autres se sont centrées sur la passe, qui pouvait fonctionner comme lieu d'interrogation et de remise en question dans l'institution elle-même ; nombreuses sont celles qui se sont construites sur les restes de transferts antérieurs des membres à leurs fondateurs, avec les issues diverses que l'on a pu connaître.

⁹ J. Clavreul, *op. cit.*, p. 75.

Dire qu'il y a là un échec, c'est un point qui ne me paraît pas assuré. Que les institutions se fassent et se défassent me semble plutôt rassurant, et en toute logique avec ce que Jean Clavreul ne cesse d'invoquer du côté du dévoilement d'une vérité sans cesse menacée de se figer dans un savoir enseignable, voire dans un patrimoine à gérer.

Heidegger écrit dans « L'Origine de l'œuvre d'art¹⁰ » : « L'éclosion de l'étant, les Grecs la nommaient *alètheia* », et « l'art est la mise en œuvre de la vérité. Qu'est-ce donc que la vérité elle-même, pour s'accomplir de temps en temps comme art ? Et qu'est ce que cette mise en œuvre ? »

La psychanalyse est sans doute aussi, dans ce sens, une expérience où s'accomplit de temps en temps la vérité... Heidegger parle aussi dans ce texte de la « garde de l'œuvre ». En remplaçant « art » par « psychanalyse », nous retrouvons des énoncés qui nous sont familiers :

En tant que mise en œuvre de la vérité, la psychanalyse (l'art) est *poiêsis* (poème). Et c'est non seulement la création, mais aussi la garde de l'œuvre qui est, en son mode propre, poétique (poématique) ; car une œuvre ne reste réelle en tant qu'œuvre que si nous nous démettons nous-mêmes de notre banalité ordinaire et entrons dans ce que l'œuvre a ouvert, pour ainsi amener notre essence à se tenir dans la vérité de l'étant.

Il serait intéressant de considérer la nécessité des institutions analytiques à la lumière de cette fonction de « garde de l'œuvre », dont il est clair qu'il ne s'agit pas de simple conservation. Et dans cette perspective, Jean Clavreul a eu sans doute raison de préférer au titre pessimiste de « banalyse » pour son recueil, celui de cet « homme qui marche sous la pluie ».

*
* *

Le deuxième point que je voulais souligner est la question du contrôle. Jean Clavreul dit à ce sujet des choses qui méritent d'être répétées. Il se situe expressément dans la continuation de l'expérience qu'il avait eue du contrôle avec Lacan.

La pratique du contrôle chez Lacan avait un aspect tout à fait particulier que je crois, pour ma part, avoir gardé, et qui n'était nullement pédagogique : quelque chose qui interpellait beaucoup plus l'analyste au niveau de son désir, et de ce qu'il pensait être l'analyse. Lacan ne donnait jamais de conseils. Il n'y avait rien de prescriptif¹¹. »

¹⁰ M. Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part* [1962], Paris, Gallimard, 2006, p. 13-98.

¹¹ J. Clavreul, *op. cit.*, pp. 50-51.

Il n'y a pas lieu, à mon sens, dit Jean Clavreul, de faire un quelconque apprentissage, pour une bonne raison, c'est qu'on a toujours affaire à quelque chose de très constitué, et de beaucoup trop constitué précisément. Si le contrôleur peut avoir un rôle, c'est de permettre à l'analyste de remettre en question ce qu'il fait et notamment le désir implicite, inconscient, qu'il peut avoir et qui l'oriente dans la direction de la cure¹².

Pour avoir eu l'occasion d'entendre plusieurs personnes parler de leurs contrôles, il est certain que cette position est loin de faire l'unanimité, ou, plus exactement, que dans la réalité sont à l'œuvre des conceptions pour lesquelles le qualificatif de « prescriptives » serait franchement faible.

Occasion de souligner un autre point, qui est que les réflexions de Jean Clavreul sur tel ou tel sujet lui viennent directement de sa pratique, de sa manière de mettre en acte, je dirais presque « initialement » ce dont il parle ensuite, quand il en fait la théorie.

C'est bien cette manière qui lui a toujours valu sa réputation de clinicien.

Et de même dans sa pratique du contrôle, ce qu'il s'agit d'apporter à l'analyste qui vient en contrôle, c'est la possibilité de repérer en quoi son désir d'analyste pourrait rester totalement hors du jeu, au profit d'un « être analyste » qui ferait retour au galop, sous la forme d'une théorie qui ne serait en réalité que l'acting-out d'un fantasme inanalysé de l'analyste.

Phénomène qu'on repère aussi bien souvent, lors des demandes de deuxième tranche, dans la manière dont a pu réagir l'analyste lorsque son analysant le questionnait de trop près sur sa position, voire menaçait de le quitter .

*
* *

Le troisième point que j'évoquerai, même brièvement, est la question de la passe... On sait que dès la Proposition de 1967, cette question a suscité d'intenses et passionnelles polémiques.

La passe, nous dit Jean Clavreul, était au départ apparue comme une découverte, un lieu de Vérité, un développement au sens de l'*alètheia*, une vérité naissante au sens du performatif. Dans une deuxième période, elle était au contraire entendue comme la Vérité au sens de la *veritas* latine, du côté du savoir constitué, du pouvoir, et de je ne sais quelle valeur universelle unifiante, vérité à laquelle il fallait accéder comme étant la terre promise,

¹² *Ibidem*, p. 163.

l'utopie enfin réalisée par les psychanalystes ayant eu l'audace de s'y confronter¹³.

Si la passe peut être une manière de tourner la question de la légitimité, de mettre chaque analyste dans une position homologue à celle de Lacan, qui lui-même disait qu'il faisait la « passe » à son séminaire, elle reste une idée proprement subversive. Ce qu'il en sera advenu ou ce qu'il en advient encore disqualifie-t-il pour autant cette idée, cette procédure qui tente de mettre en rapport le dévoilement qui s'opère dans la cure avec ce qui pourrait s'en produire d'équivalent dans un dire adressé cette fois à un individu quelconque, le passeur, non investi en tout cas en tant que Sujet supposé Savoir.

L'échec de la passe, pour Jean Clavreul, se situait plutôt du côté du Jury d'agrément, ou plus tard, pour l'expérience de la Convention Psychanalytique, du jury de la passe. Que l'on ait pu dire, dès l'École Freudienne, et Lacan lui-même, qu'elle était un échec, n'a pas empêché d'en reprendre l'expérience, faute sans doute d'avoir trouvé une meilleure idée.

A-t-elle protégé contre les effets imaginaires de légitimation dans les sociétés analytiques, puisque le but était entre autres d'y parer, c'est loin d'être certain, si l'on en croit le témoignage motivé de Jean Clavreul.

*
* *

Tous ces couples opposés, *veritas/alètheia*, savoir/vérité, compétence/performance, didactique/heuristique, redisent à chaque fois la nécessité de passer d'une position figée dans l'être à la recherche de l'émergence d'une vérité.

Ce donc à quoi nous convie l'analyse, et singulièrement ce sur quoi insiste sans cesse Jean Clavreul, c'est sur cette nécessité de passer de l'être au devenir.

Freud l'écrit : *Wo es war, soll ich werden*. Passage du *sein* au *werden*.

Pindare ne dit pas autre chose dans la phrase reprise par Nietzsche, « deviens ce que tu es », souvent comprise comme « sois vraiment ce que tu es », là où le texte nous convie plutôt à résider dans le devenir et dans le mouvement plutôt que dans l'immobilité de l'être... « Là ou tu ÉTAIS quelque chose, DEVIENS. » La traduction anglaise *become who you are* me semble aller dans le mauvais sens, *become what your are* dit mieux, je trouve, avec le *what*,

¹³ *Ibidem*, p. 95.

semblable au *es du es war*, ce qui se perd, à rester dans l'être, pour le sujet, de son rapport à son désir.

Bien évidemment il serait illusoire de penser qu'on puisse rester dans cet état, ce qui signifierait que « l'être » congédié par la porte serait revenu par la fenêtre.

D'où la nécessité de la marche, de cet homme qui marche...

Qu'il marche sous la pluie me semble ajouter encore à cette idée. L'homme qui marche peut marcher d'un pas nonchalant, musarder, l'homme qui marche sous la pluie, celui de Giacometti, est encore plus en déséquilibre vers l'avant ; il sait où il va, les éléments peuvent lui être contraires, il ne perd pas le sens de ce vers quoi il ne cesse de vouloir aller.

*
* *

Je voudrais pour terminer évoquer une autre figure de l'analyste, autre figure liée à un autre voyage...

En revoyant en janvier dernier le film consacré à Jean Clavreul, en le revoyant énoncer, filmé dans son bureau, ces mêmes choses qu'il reprend dans son livre, m'est revenu à l'esprit un vers du poète grec et prix Nobel, Georges Sféris.

Ce sera mon hommage personnel, et un moyen de dire quelque chose sur le plus essentiel, à savoir la manière dont Jean Clavreul occupait la fonction d'analyste, laissait ses patients aller à la rencontre de leur désir, seule façon d'échapper à leur destin.

Ce vers, lorsque je l'ai entendu la première fois, s'est inscrit immédiatement, à la fois comme évidence absolue, et en même temps comme énigme, sans compter que je n'en voyais aucune traduction possible en français.

La production d'un reste, ce signifiant pur matérialisé dans l'intraduisible, ce qu'il garde d'énigmatique, d'inconnu, cet intraduisible qui peut nous faire causer, c'est peut-être une des choses que permet l'analyse.

Ici cet intraduisible, je m'en servirai, puisqu'il est revenu à mon esprit en voyant ce film, pour illustrer ce qu'il en est du désir de l'analyste, et de la question éthique qui ne cesse de revenir dans le texte qui nous occupe aujourd'hui.

Le poème est court.

C'est un homme face à la mer, Thalassa, et pris d'un sentiment d'étrangeté.

Thalassa.

Qu'est-ce qui a pu se passer pour qu'elle change ainsi, qu'elle change pendant le temps qu'il a passé ailleurs, dans les montagnes. Revenu sur le rivage, plongé dans un sentiment d'inquiétante et menaçante étrangeté, il attend, dit le poème,

« Qu'un homme jette l'ancre
Un reste, un radeau¹⁴. »

Je préfère ici le mot « reste », plus fidèle au mot grec du poème que le « résidu » proposé par Lorand Gaspar dans sa traduction et ce, sachant ce que ce « reste » a de précieux pour Jean Clavreul qui aimait à rappeler une phrase que Lacan lui avait dite, au moment je crois de la première scission, « vous êtes un reste, sachez en profiter » ou quelque chose d'approchant — je n'ai pas retrouvé l'article où il en faisait mention.

Donc il attend devant la mer, cette mer énigmatique qu'il ne reconnaît plus.

Et là va surgir un homme, cet homme c'est « le vieux de la mer ».

Dans l'*Odyssée*, le « vieux de la mer », c'est Protée. Protée c'est un personnage oraculaire, c'est, comme Nérée, une des « bouches de vérité dans la Grèce archaïque », il dit la vérité, ou plutôt il la mi-dit, sous forme plus ou moins énigmatique ; mais surtout, il déteste qu'on lui demande de prononcer ses oracles, et c'est pour éviter d'avoir à le faire qu'il prend toutes les formes possibles pour échapper à son questionneur, être toujours ailleurs et autre que l'autre l'imagine pour le désarçonner, bref, retarder ou éviter le plus possible le moment de devoir énoncer cette vérité.

Donc le vieux de la mer lui parle et lui dit — je laisse en grec le premier vers —

εγω ειμαι ο τοπος σου

« ego eimai... c'est moi suis o topos sou, ton... topos !

Peut-être ne suis-je pas quelqu'un

mais je peux devenir ce que tu désires...

Protée, dans ces deux vers, est une figure de l'analyste, figures successives du transfert, figures imaginaires, insaisissables, fugaces, en tout cas se dérochant à faire figure de Vérité. Mais en même temps son dire équivoque,

¹⁴ Georges Sféris. *Poèmes/ Trois poèmes secrets*, Paris, Poésie/Gallimard, 1989, p.175.

au-delà de ces figures imaginaires, laisse entendre cette possibilité d'un passage de « être ou ne pas être quelqu'un » à un « devenir quelque chose ».

Reste ce terme de *topos*. En grec c'est un mot simple mais poétique, en français ce serait lieu, espace, endroit ; *o topos sou*, « ton lieu », quelque chose du *Heim* allemand ; la traduction anglaise fait flop poétiquement en choisissant *your place* de même que la française avec « ton pays ». *Topos* est immédiatement poétique en grec, là où *place* sonne creux en anglais, « lieu » ne produit guère d'effet en français et où « pays » est sur-traduit.

Le *topos*, c'est un lieu indéterminé, neutre , ici le lieu de tous les possibles.

Le seul intérêt du mot « lieu » en français est de pouvoir conjoindre l'idée d'un espace, et la survenue de ce passage au devenir, lorsqu'on peut dire que quelque chose a « eu lieu », marquant par là un début, une origine, l'accès au temps pour un sujet tel qu'il peut se marquer au cours de l'analyse.

Au-delà de l'infinité des désirs singuliers auxquels Jean Clavreul aura permis d'accéder à cette possibilité du devenir,

et qui, en tant que singuliers, ne se prêtent guère à faire foule, identification commune,

nous pourrions peut-être retenir cette figure de l'analyste en Protée, qu'il nous transmet aussi dans ce livre qui ne cesse de défaire ce qu'il établit, de crainte de le figer,

place de l'analyste qu'il a su tenir jusqu'à son dernier jour, personne qui nous accueille au bord du rivage avec cette proposition inouïe :

εγω ειμαι ο τοπος σου .